



Le mysticisme de Jean-Sébastien Bach

I

Tout comme les grands mystiques, Bach est fermement établi sur la terre, montrant une profonde activité dans la vie de chaque jour. Mais que le musicien reprenne le pas sur l'homme quotidien, alors, il s'évade des régions matérielles et gagne le royaume ardent de l'amour divin.

Ce n'est pas qu'il dédaigne de se divertir en musique. Tout comme il arrivait à Sainte Thérèse de conter des histoires plaisantes à ses sœurs, il ne manque pas d'écrire une cantate du caté, certaines variations pour Goldberg (1) et d'autres œuvres divertissantes.

Mais vient-il à penser à Dieu, le voilà, soudain, ravi, sorti de lui-même pour tout dire. Cette extase qui laisse le regret d'une union toujours poursuivie et jamais pleinement consommée ici-bas, nous donne sans doute la clef du lyrisme de Bach. Ces effusions, ces larmes de joie ou d'angoisse, cette lente (on dirait presque : immobile) procession des âmes vers le créateur, cette volonté enfin de partager les souffrances et le triomphe même de N.-S. ; tout cela est inscrit aux plus belles pages de sa musique.

Il faut n'avoir jamais ressenti l'insurmontable suffocation d'une douleur mortelle pour rester insensible aux moments où Bach nous fait assister à la Passion du Christ. Cette dilatation douloureuse de l'instant où semble incluse toute une éternité de souffrances, voilà ce que nous fait ressentir cette musique lourde d'une angoisse divine.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que cette angoisse soit inspirée par

(1) Il va sans dire que les « Variations pour Goldberg » ne sont pas qu'un divertissement. Plusieurs pages de cette œuvre considérable dégagent une émotion profonde, témoin la 25^e variation. Mais Bach a mis pas mal d'humour dans quelques-unes de ces variations notamment dans le quodlibet de la 30^e.

la peur de mourir car il n'y a pas de pages plus sereines que celles où Bach médite sur la mort. Il sait bien que pour celui qui aura suivi strictement les préceptes du Christ, la mort ne saurait rien avoir d'effrayant, bien au contraire, puisqu'elle est le seul moyen d'atteindre au bonheur de l'éternelle contemplation.

Comment cet art du mouvement qu'est la musique peut-il nous donner ainsi l'impression de l'immobile instant éternel? Peut-être faut-il en chercher la cause dans la définition qu'Aristote nous donne du mouvement même qui est à la fois : « Etre et ne pas être »? Cette négation et cette exaltation de l'être n'est-ce pas aussi la définition de l'union mystique? Et qui sait si la musique ne serait pas cette langue vainement recherchée par les mystiques pour exprimer enfin l'ineffable?

Ce n'est pas sans un certain sentiment de crainte que nous nous posons ces questions. Il nous semble toucher ici à l'un des plus graves mystères de la création et il ne faut rien avancer à la légère. Mais il est peut-être permis de dire que la musique pourrait bien être ce langage assez immatériel qui ferait ressentir ces états purement spirituels que nos pauvres mots n'arrivent pas à décrire. La musique est sans doute le plus efficace moyen de communication, ou mieux, de communion entre les êtres. C'est pour cela, sans doute, que ceux qui peuvent s'exprimer par elle, ont toujours passé pour des êtres divins. Et il nous semble que les êtres les plus alourdis de matière, s'ils pouvaient un seul instant parler avec franchise et humilité, avoueraient qu'ils sentent, eux aussi, obscurément, le magique pouvoir de la musique.

II

M. André Suarès a bien raison de trouver agaçant le zèle intempestif de ceux qui prétendent que Franck est l'égal de Bach. Ce zèle ne peut d'ailleurs que nuire au prestige du maître angélique.

Sans doute Bach et Franck sont-ils tous deux dans le plan mystique ; mais il y a dans le mysticisme, aussi des échelons. Tous les mystiques ne sont pas également grands, et la distance est considérable qui sépare, par exemple, Sainte-Thérèse d'Avila de Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus ! Tout de même, Bach peut être considéré comme un grand mystique, alors que Franck n'est qu'un mystique d'imitation. Ou, si l'on veut employer la langue même des mystiques : Franck est le musicien des charismes (1)

(1) Les charismes sont en quelque sorte les manifestations *extérieures* de la grâce : extase, levitation, glosselalie, etc...

et Bach est le musicien de l'union. Toute la différence, et elle est grande, réside en ceci que les charismes sont reçus tandis que l'union est recherchée.

Franck est grand sans doute, qui a mérité de recevoir de pareilles grâces, mais Bach est plus grand encore qui ne s'est pas contenté des premières douceurs de la contemplation mais a compris qu'il fallait de plus grands efforts pour arriver au but de toute vie vraiment chrétienne. Aussi son œuvre est-elle plus dépourvue que celle de Franck de tout attrait charnel. Et tout comme l'air d'Athènes, néfaste aux plantes et aux fleurs, convenait pourtant à l'esprit des Athéniens — la musique de Bach, dépouillée de ce sensuel « goût de chair » recherché par tant d'artistes trop humains, convient admirablement à l'âme chrétienne.

III

Il est toutefois remarquable que, malgré son mysticisme, Bach ait su observer un caractère liturgique à la plus grande partie de son œuvre. Rien pourtant n'est en apparence plus opposé que le mysticisme et la liturgie. Cette dernière en effet est essentiellement impersonnelle puisqu'elle veut être l'expression des sentiments de tout le peuple des fidèles, alors que le mysticisme paraît être au contraire l'exaltation des sentiments individuels. Mais cette opposition est plus apparente que réelle. Elle tient surtout à l'idée fausse que nous nous faisons du mysticisme qui n'est pas du tout l'égoïsme sacré que l'on croit. Il est bien certain cependant que les sentiments mystiques s'accommodent mal le plus souvent aux manifestations de la liturgie. Comment donc expliquer que Bach ait pu unir des sentiments aussi divers? Peut-être faut-il en chercher la cause dans l'esprit même de la réforme qui prétendait restaurer dans sa pureté primitive la vie commune des anciens chrétiens, mais qui, cependant introduisait un ferment d'individualisme dans la chrétienté. Cette contradiction interne du protestantisme qui devait dissocier un jour les partisans même de la réforme, a eu le curieux effet de mêler, dans les cérémonies du culte, le mysticisme à la liturgie. Et c'est là qu'il faut chercher l'explication de ce dualisme de l'œuvre de Bach.

IV

Notre temps se déclare féru de Bach. Ce n'est pas la preuve qu'il soit mieux compris que naguère ! Il ne semble pas, en effet, que ce soit l'esprit de Bach qui soit aimé de nos jours ; il se pourrait bien que sa technique

seule emportât l'admiration de nos musiciens. Nous ne voudrions médire de personne, mais il nous paraît que l'usage que l'on a fait de la technique de Bach pour justifier les formules stéréotypées du jazz, semble bien prouver qu'on s'attache beaucoup plus aux apparences qu'à l'essence de l'œuvre du grand cantor.

On pourrait dire que ce qui a séduit les jeunes musiciens de ce temps, c'est le côté *cartésien* de la musique de Bach. Et cela s'explique aisément si l'on songe que le véritable tourment de la période anarchique d'après guerre fut surtout et avant tout l'impérieux besoin d'une « méthode ». Le fameux « retour à Bach » ne nous paraît pas être autre chose que la recherche d'une discipline. Mais un véritable retour serait bien autre chose. Il ne suffirait pas d'admirer la technique de Bach, il faudrait aussi s'imprégner de son esprit. Or, si la technique du grand cantor est cartésienne, son esprit est tout différent. Il faut pour bien le comprendre se nourrir de la pensée mystique. Combien peu parmi ceux qui croient vouer à Bach un culte fervent, ont su le faire, se sont même doutés qu'il fallait le faire.

On a commis pour Bach la même, ou plutôt une bien plus grave erreur que pour Goethe. On s'est laissé prendre au calme extérieur de l'homme, à son allure bourgeoise et l'on ne sait parler que de sa sérénité. Oh ! nous ne voulons pas prétendre que Bach n'atteigne jamais à la sérénité — mais ce n'est pas celle dont on parle ! La véritable sérénité même n'explique pas toute son œuvre. Lorsque Bach se rappelle et ressent la Passion de N.-S., où peut-on trouver son fameux calme ! C'est l'angoisse alors qui anime sa musique. Et si l'on néglige ce côté douloureux, si l'on ne veut pas partager cette souffrance divine, on s'expose à ne rien comprendre à la véritable sérénité de Bach, à cette joie sans tumulte mais sans fissures qui couronne toute aspiration mystique.

PIERRE BOURGOIN.

